



PRINTEMPS PARFUMÉ

Translated by HONG-TJYONG-OU and J. H. ROSNY

About The Digital Library of Korean Classics

The Digital Library of Korean Classics is a project undertaken by Literature Translation Institute of Korea (LTI Korea) to digitalize selected translated titles of Korean classics published in the late nineteenth to the early twenty-first century.

LTI Korea is an affiliate of the Ministry of Culture, Sports, and Tourism of the Republic of Korea that seeks to promote Korean literature and culture around the world.

This e-book was made by scanning and converting the original book using OCR software. We have made every effort to ensure the book is free of any errors or omissions, but if you discover any, please email us so that we can improve the quality of the book.

PRÉFACE

Tchoun-Hyang est le premier roman coréen qui soit traduit en français, et même, nous croyons pouvoir l'affirmer, le premier qui soit traduit dans une langue d'Europe.

La presque île de Corée tient à la Chine et à la Sibérie et s'approche du Japon. Les Chinois, les Japonais en ont à diverses reprises tenté la conquête. La Corée est restée indépendante. C'est un royaume. Le roi gouverne avec la noblesse. Les fonctions publiques sont conférées aux jeunes nobles, après un examen portant sur la linguistique, la philosophie, la littérature et l'histoire. L'arithmétique est aussi dédaignée qu'elle pouvait l'être par nos barons féodaux. La langue de l'enseignement est le chinois, c'est la langue officielle *écrite* ; mais comme la langue chinoise écrite ne se parle pas, même en Chine, il existe à côté de la langue officielle écrite en Corée une langue alphabétique, syllabique, dont le génie ne diffère pas essentiellement du génie de nos langues occidentales. On conçoit que cette langue vivante donne plus d'originalité à un récit que la langue morte et conventionnelle des écoles. Nous nous félicitons donc de pouvoir présenter aux lecteurs une traduction faite sur un texte coréen, avec l'aide du seul lettré de ce pays qui soit jamais venu en France[1].

Les aventures *d'I-Toreng* et de *Tchoun-Hyang* sont offertes comme authentiques : des descendants d'I-To-reng existent encore à Séoul, capitale de la péninsule. Ce récit, si populaire en Corée, est anonyme, et presque tous les romans coréens le sont, parce qu'ils renferment des critiques contre le gouvernement.

Beaucoup de romanciers coréens sont des bâtards. La fidélité de la femme est exaltée à ce point que la veuve n'a pas droit à se remarier ; les enfants qu'elle conçoit après la mort de son mari sont illégitimes. Quand la femme est noble, elle instruit ses bâtards, mais ne pouvant aspirer aux fonctions publiques, ils s'aigrissent, se retirent

dans la montagne, y vivent de la vie des anachorètes, écrivent des œuvres plus ou moins bien inspirées, mais toujours amères contre l'état social.

Autrefois bouddhistes, les Coréens suivent aujourd'hui, pour la plupart, les préceptes de Confucius. La famille est la base de l'Etat. L'enfant reste toute sa vie soumis à ses parents. Déjà marié, le fils s'incline encore avec respect, rend compte de ses actes. Il n'oserait s'asseoir devant son père qu'il n'en ait reçu l'ordre ; il n'oserait fumer. D'ailleurs, il vit avec sa femme et ses enfants sous le toit paternel. Les liens de parenté sont retenus avec le plus grand soin. Le premier livre d'histoire du jeune Coréen, ce sont les annales de la famille, annales qui remontent à 3,000, 4,000 ans, et même davantage. Le traducteur de ce récit fait remonter son origine, avec la plus entière certitude, à l'établissement en Corée de *Hong le Savant*, lettré Chinois, envoyé auprès du roi de Corée par l'empereur de la Chine, il y a 3,500 ans.

La règle est de ne jamais laisser sans secours un parent pauvre, même très éloigné. On se doit, dans l'ordre coréen, à ses parents, à son maître, à ses amis et à ses consanguins. L'amitié est sacrée ; elle dure autant que la vie, ou du moins faut-il des motifs graves pour la rompre.

A vrai dire, les Coréens sont des Chinois très purs[2]. N'ayant pas subi, grâce à leurs montagnes, la dernière invasion des Mandchous, ils ne portent pas le chapeau abat-jour et la longue queue imposés par les Tartares en signe de vassalité ; ils portent la vieille coiffure de Confucius, d'un grand caractère ; ils ont les cheveux mi-longs, relevés sur la tête et noués d'un fil de soie.

Tchoun-Hyang est à plusieurs égards une œuvre d'opposition ; non seulement les chants des cultivateurs et des écoliers, la poésie remise par I-Toreng au mandarin de *Oun-Pong* protestent contre l'arbitraire gouvernemental, mais le mariage même d'un fils de mandarin avec une pauvre fille du peuple est un acte de haut courage en lutte contre les coutumes.

Toute l'idylle respire la bonté ; l'héroïne est parfaite. Elle aime de l'amour le plus dévoué, mais elle trouve la force de maintenir I-Toreng dans le devoir.

« En songeant tout le temps à notre amour, vous n'étudierez pas, — dit-elle, — vous ne serez pas assez instruit, vous rendrez le peuple malheureux, vos parents seront attristés et, de plus, vos visites trop fréquentes auprès de moi affaibliront votre corps. »

Les premières années du mariage coréen s'écoulaient très souvent dans la chasteté. Le jeune mari conquiert sa femme en même temps que ses grades, et son amour sert ses études. Car, le mari étant encore étudiant, les voluptés fondraient son énergie. La femme l'écarte par de tendres paroles :

« Crois-tu que je n'en souffre pas autant que toi ; mais il faut que tu deviennes un homme. »

Une femme, qui agirait autrement, serait blâmée et le mari, qui se fâcherait, encourrait la terrible colère paternelle. D'ailleurs, le mariage est une affaire sérieuse qui se règle entre les parents.

L'Histoire de Tchoun-Hyang rompt la coutume d'unir des gens qui ne se connaissent pas. Ici, la jeune fille se donne à celui qu'elle aime, et I-Toreng n'hésite pas à s'engager avec Tchoun-Hyang, à l'insu de ses parents.

Il est à noter que nul ne périt dans cette histoire, pas même le méchant mandarin ; l'auteur n'a pas voulu de sang sur les figures suaves de ses héros : I-Toreng et Tchoun-Hyang gardent jusqu'au bout leur exquise bonté, leur noblesse, si haute que nous ne pouvons rien leur opposer de plus grand dans notre orgueilleuse Europe. Cette même jeune fille, qui a rejeté tout vain scrupule de pudeur pour se donner à son amant, sera d'une inébranlable fidélité ; aucune action vile, aucune parole envenimée par le soupçon ne lui viendra dans l'infortune. Dès qu'I-Toreng est parti, elle se vêt pauvrement, elle met dans un coffre ses parures, ces mêmes parures qu'elle fera vendre plus tard pour secourir son ami. Après une longue absence, I-Toreng se montre à la lucarne de la prison et elle le regarde :

« Oh! — s'écrie-t-elle, éclatant en sanglots, — il y a si longtemps! si longtemps! »

Et elle passe fiévreusement sa main par la lucarne, elle y passe aussi la tête qu'elle livre aux baisers de l'amant. Et l'amant n'est plus qu'un vagabond sordide!

Pour sobres, les traits de mœurs sont bien saisis : le domestique avide et artificieux, la vieille entremetteuse plaintive, l'aveugle nécromancien qui refuse énergiquement de la main droite tandis que sa gauche s'avance pour accepter... Les quelques descriptions renseignent avec clarté : c'est le tremblement des ombres sur le sol, les oiseaux qui ne peuvent dormir dans le bruit des bambous entrechoqués, les poissons qui sommeillent à l'ombre des branches... La lune tient la place d'honneur en poésie : Tchoun-Hyang apparaît « comme la lune entre deux nuages », et Tchoun-Hyang, regardant I-Toreng, pense que sa « figure est belle comme la lune se levant à l'Orient des montagnes ». La fleur n'est pas moins importante : la bouche de la jeune fille est « comme la fleur du nénuphar entre-close sur les eaux », la neige parfumée des fleurs du pêcher vole « comme des papillons au cœur froid ». Tout cela possède un grand charme de candeur, mais l'accent monte, lorsque I-Toreng déclare que « les pleurs des beaux cierges de fête sont les larmes de tout un peuple affligé », que « les chants des courtisanes ne s'élèvent pas plus haut que les gémissements et les cris de reproche de tout un peuple qu'on pressure odieusement ».

Nous avons la conviction que cette courte idylle renseignera mieux sur la Corée, sur l'esprit et le sentiment mongols que de plus longues histoires. Elle nous apprendra ce que nous avons besoin d'apprendre toujours : la beauté et la bonté des races rivales ; elle nous inspirera une sympathie tout humaine pour ces frères au teint bronzé, pour ces lentes civilisations jaunes qui peuvent nous apprendre des secrets de durée et de conservation, et peut-être aidera-t-elle que notre rencontre avec eux ne soit point destructive, comme le fut notre rencontre avec le rouge ; peut-être aidera-t-elle à quelque bel accord pacifique où nous féconderons leur trop prudente analyse,

où ils féconderont notre trop prompte synthèse.

J.-H. ROSNY.

Printemps Parfumé

Autrefois vivait dans la province de Tjyen-lato, dans la ville de Nam-Hyong, un mandarin nommé I-Teung qui avait un fils, I-Toreng[3], âgé de seize ans. I-Toreng était parmi les plus habiles lettrés de son pays et il grandissait tous les jours dans l'étude.

Un matin, par un beau temps clair, le soleil brillait, le vent chuchotait doucement dans les arbres, agitant les feuilles dont les ombres tremblaient sur le sol, les oiseaux volaient à travers les ramures, s'appelaient les uns les autres et chantaient en chœur sur les branches ; les branches des saules trempaient dans l'eau comme pour y pêcher, les papillons allaient de fleur en fleur, et I-Toreng, qui regardait ces choses, appela son domestique :

« Voyez cette admirable nature, — dit-il, — le cœur me manque pour travailler quand je la vois si belle, et que je songe que celui-là même qui vivrait jusqu'aux limites de la vie, qui vivrait un siècle, ne vivrait que trente-six mille jours, voués à la tristesse, à la pauvreté ou à la maladie. Ah! ne serait-il préférable de vivre au moins quelques jours parfaitement heureux. Pourquoi toujours travailler, toujours étudier! Il fait si beau, je veux me promener. Indiquez-moi donc un endroit à visiter dans cette ville. »

Le domestique lui dit d'aller à *Couang-hoa-lou*[4] qui est situé sur un pont, et d'où l'on voit le panorama des montagnes et de la rivière.

« Je veux voir cela, — répondit I-Toreng ; — conduisez-moi donc. »

Alors le domestique[5] l'accompagna. Ils arrivèrent bientôt sur le pont, entrèrent dans le palais de *Couang-hoa-lou* et I-Toreng, se promenant sur les terrasses, admira beau-coup le paysage. Longtemps il se rafraîchit le cœur à la vue des montagnes, des pics coiffés de nuages et des vallées où dormait la brume. Enfin il remercia son

domestique de lui avoir indiqué de si belles choses, et celui-ci, tout content, plaisanta, dit qu'il ferait bon vivre là pour un anachorète.

« C'est vrai,— fit I-Toreng,— il fait beau ; aussi pourquoi ne pas m'avoir mené plus tôt en cette charmante place afin que je m'y repose de mon dur labeur?

— Je craignais votre père, » répondit le domestique.

I-Toreng lui imposa silence et le renvoya :

« Assez, assez, laissez-moi seul, allez vous amuser un peu plus loin ; mon père ne vous grondera pas pour m'avoir procuré une distraction. »

Mais, comme il regardait vers la montagne, il vit une jeune fille qui se balançait aux branches d'un arbre.[6] Il rappela son domestique :

« Qu'est-ce que cela, » fit-il en indiquant la jeune fille.

Le domestique, effrayé et fâché de l'aventure, fit mine de ne rien voir.

« Comment vos yeux n'aperçoivent rien là-bas? — dit I-Toreng avec colère.

— C'est une dame qui se balance, — répondit alors le domestique.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite? — demanda I-Toreng.

— Si vous m'aviez demandé d'abord si c'était une dame, je vous aurais répondu que c'était une dame. Vous ne m'avez pas demandé cela et j'ai cru que vous aperceviez autre chose. Mais si votre père apprend que je vous ai mené ici et que vous vous êtes amusé à regarder ces choses, il sera fâché contre moi.

— Pourquoi mon père vous gronderait-il pour m'avoir mené à la promenade un seul jour parmi tant de jours de travail? D'ailleurs ne parlons plus de mon père, et dites-moi si la personne qui se balance là-bas est une dame ou une demoiselle.

— C'est une demoiselle, — répondit le domestique.

— Est-ce une fille noble ou une fille du peuple? » demanda I-Toreng.

Le domestique répondit que c'était une fille du peuple, nommée Tchoun-Hyang[7].

« Voulez-vous,— reprit I-Toreng, — prier cette jeune fille de venir ici? »

Le domestique objecta que la chose offrait la plus grande difficulté. I-Toreng s'étonna de son opposition, persuadé que rien n'était au contraire plus simple que de faire venir auprès de lui une jeune fille du peuple.

Alors le domestique fit l'éloge de la chasteté, de la haute vertu de cette jeune fille, disant qu'il ne serait pas facile de la convaincre de venir trouver un jeune homme.

« Comment donc ferais-je — s'écria I-Toreng, — pour avoir le plaisir de causer quelques minutes avec elle?

— Si vous tenez tant à cette entrevue, — dit le domestique, — je puis vous découvrir un bon moyen.

— Comment ferez-vous? — fit I-To-reng avec empressement.

— Je demanderai la permission à votre père, — répondit le domestique.

— A mon père!^[8] — s'exclama I-Toreng avec terreur, — que dites-vous là? Ne vous mettez pas contre moi, je vous prie, et ne parlez pas de cela à mon père. Vous me feriez grand tort. Je veux arranger cette affaire avec vous.

— Pourquoi ne pas avoir recours à votre père? — répliqua le domestique ; — rien ne lui serait plus facile que d'appeler cette jeune fille auprès de lui, tandis que, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis vous satisfaire.

— Trouvez quelque autre moyen, — dit I-Toreng ; — je désire que mon père ne soit pas mêlé à tout ceci.

— Fort bien ; mais pour employer un autre moyen il vous faudra dépenser beaucoup d'argent.

— Je dépenserai tout ce qu'il faudra.

— Cependant, — objecta le domes-tique artificieux, — si vous avez l'esprit occupé de cette jeune fille vous penserez moins à vos études, et si votre père apprend que je vous ai détourné du travail, en vous menant à cette promenade, il usera de ses pouvoirs de mandarin et me fera mettre en jugement. »

A ces paroles, I-Toreng se désespéra :

« Hélas! — dit-il, — que faire? »

Il réfléchit quelques minutes, puis :

« Enfin je vous donnerai beaucoup d'argent, mais il faut que tout se fasse à l'insu de mon père.

— Pourquoi donc n'iriez-vous pas vous promener près de l'endroit où se balance cette jeune fille? — suggéra le domestique.

— Je veux le faire,» s'écria I-Toreng.

Ils allèrent tous deux. Arrivé près de la balançoire, I-Toreng regarda attentivement la jeune fille. Elle était très belle ; derrière les bandeaux de ses cheveux noirs que le vent ramenait sur sa face, elle apparaissait au jeune homme comme la lune entre deux nuages.

« Qu'elle est belle! » pensait I-To-reng.

Un sourire ouvrit les lèvres de la joueuse, sa bouche fut pareille à la fleur du nénuphar entre-close sur les eaux, et, toujours se balançant, elle allait par l'espace comme une hirondelle qui vole. Du bout de son pied capricieux elle repoussait les branches, faisait tomber une pluie de feuilles. Ses mains blanches, aux jolis doigts longs, s'accrochaient aux cordes. Sa taille mince et souple s'inclinait comme le saule au vent.

I-Toreng, éperdu d'admiration, ébloui à ce spectacle, se prosterna dans une profonde désespérance. Le domestique effrayé le releva :

« Que faites-vous là? — s'écria-t-il. — Si vous agissez ainsi dès l'abord, j'aurai tout à craindre de votre père et il me punira certainement. Calmez-vous, s'il vous plaît, rentrez chez vous et nous aviserons ensuite à quelque moyen de vous satisfaire, mais ne vous abandonnez pas dès le premier jour.

— Vous avez raison, — répondit I-Toreng, — mais songez que la vie est instable,

que nous sommes heureux aujourd'hui, malheureux demain ; qui sait si je ne serai pas mort demain, et alors pourquoi ne profiterais-je pas de l'occasion qui m'est offerte de parler à cette jeune fille?

— Si vous pensez ainsi, faites ce qu'il vous plaira, » dit le domestique.

Mais, à ce moment même, la jeune fille, effarouchée d'être regardée, descendit de sa balançoire, troussa ses robes et s'en fut, joueuse, vers sa demeure. Ses petits pieds n'allaient guère plus vite que la tortue sur le sable, et elle s'attardait encore, elle ramassait des pierres qu'elle jetait aux arbres pour faire envoler les oiseaux.

I-Toreng la regardait et s'émouvait davantage, désespéré de la voir partir. Le domestique l'engagea alors à rentrer, disant qu'il valait mieux s'en tenir là, afin que son père ne sût rien ; mais qu'il trouverait moyen de lui ménager une entrevue pour un autre jour.

« C'est vrai, impossible de rester, » balbutia I-Toreng.

Et il rentra chez lui comme un homme ivre. Il alla tout de suite voir ses parents et mangea avec eux. Ils lui demandèrent s'il s'était bien amusé.

« Oui, mon père, j'ai vu une chose ravissante, — s'écria I-Toreng, — oh! l'exquise Tchoun-Hyang[9].

— Que parlez-vous de Tchoun-Hyang? » fit le père.

I-Toreng, effrayé de sa distraction, répondit :

« Je veux dire, mon père, que les fleurs embaumaient délicieusement le printemps.

»

Le repas s'acheva en silence et I-Toreng rentra dans sa chambre, alluma une bougie et ouvrit un livre; mais les mots se brouillaient devant ses yeux et ils voyaient partout le nom de Tchoun-Hyang, ou sa chère image sur la balançoire et dans les différentes attitudes où il l'avait aperçue. Ne pouvant parvenir à s'abstraire, il appela son domestique.

« Eh bien! — dit-il — avez-vous découvert quelque moyen?

— J’y penserai toute la nuit, — répondit le domestique, — et je vous dirai demain matin ce que j’aurai trouvé. Mais, je vous prie, tenez votre esprit en repos, continuez à étudier ce soir ou couchez-vous et dormez paisiblement.

— Je vous remercie, — fit I-Toreng, — et, avec l’espoir que vous me donnez, j’aurai l’esprit tranquille et je dormirai bien. »

Cependant le domestique se retira, après avoir souhaité le bonsoir, et se dit :

«Voilà une bonne occasion de gagner de l’argent! Mais ce sera difficile. »

Il resta quelque temps pensif, perplexe, puis tout à coup :

« Oh! oh! — fit-il, — j’ai trouvé. Je paierai une vieille femme pour qu’elle aille prier Tchoun-Hyang de se promener avec elle dans un endroit convenu, puis je dirai à I-Toreng de se vêtir en femme et je le mènerai au même endroit ; ainsi il pourra causer avec la jeune fille. Maintenant, en voilà assez, dormons! »

Le domestique parti, I-Toreng, ne pouvant dormir, plein du souvenir de la belle jeune fille, ouvrit la fenêtre et regarda dehors. La lune était claire et les étoiles rares. Les corbeaux[10] volaient vers le sud. Le vent soufflait dans les bambous, les faisait s’entrechoquer : les oiseaux se réveillaient, ne pouvaient se rendormir dans le bruit et s’envolaient au loin. Les poissons dormaient à l’ombre des branches sur l’étang. La vue de ces choses, émouvant I-Toreng, le faisait penser davantage à l’aimée.

« Impossible de supporter cela plus longtemps, — fit-il, — je veux fermer la fenêtre et dormir. »

Il se coucha sur son lit ; mais il s’agitait sans cesse, se retournait sur l’un et l’autre côté, ne pouvant décidément clore les yeux. Enfin, après une longue veille, il s’assoupit et rêva qu’il se promenait dans Couang-hoa-lou, qu’il retrouvait Tchoun-Hyang se balançant aux arbres, qu’il allait la voir et qu’elle rentrait chez elle, joueuse et capricieuse ; mais il la suivait, il lui disait des choses très douces et elle ne lui

répondait pas. « Ah! a-t-elle donc le cœur aussi dur que la pierre et le fer? — pensait-il, — comment arriverai-je à la toucher. » Attiré cependant davantage encore par ce silence, il la suppliait de lui dire quelque parole, rien que pour entendre le son de sa voix.

Elle lui répondit que l'usage voulait que les hommes fussent séparés des femmes et, qu'en entrant ainsi chez elle, il commettait une impolitesse, et que c'était pour cela qu'elle ne lui répondait pas.

I-Toreng, — tout honteux, — ne trouvait pas de mots, et dans son an-goisse, il s'éveilla :

« Mon domestique a dit la vérité, — pensa-t-il ; — cette jeune fille est très vertueuse et il sera difficile de l'approcher. Mais heureux celui qui l'épousera, elle lui sera fidèle. Si je pouvais en faire ma femme, quel bonheur! »

Et la nuit lui parut interminable dans l'attente. L'aube vint. I-Toreng appela son domestique :

« Eh bien, — dit-il, — avez-vous cherché quelque moyen?

— Oui, j'ai cherché et, bien que ce soit très difficile, j'ai trouvé. Je veux découvrir dans ce quartier une vieille femme et l'envoyer à Tchoun-Hyang pour la prier de se promener dans Couang-hoa-lou.

— Et ensuite? — demanda I-Toreng.

— Ensuite, — fit le domestique,— vous revêtirez des robes de femme et vous rencontrerez la jeune fille à Couang-hoa-lou.

— Fort bien, — dit I-Toreng, — je veux vous obéir.

— Mais, — suggéra le domestique, — il faut que je donne de l'argent à la vieille femme.

— Certainement, — fit I-Toreng, — je dépenserai tout ce qu'il faudra. Combien voulez-vous? Parlez, je vous le donnerai... Voici quarante mille *poun*,^[11] transportez-

les chez vous : vous en userez comme il vous plaira et vous noterez vos dépenses. »

Le domestique acquiesça, rentra chez lui très content, et s'occupa tout de suite de trouver une vieille femme. Dès qu'il l'eut découverte, il lui dit : « J'ai besoin de vous pour ménager une entrevue entre I-Toreng et Tchoun-Hyang. »

Cette femme répondit :

« Je veux bien, mais Tchoun-Hyang est une vierge, et si ses parents apprennent que j'ai détourné leur fille, je crains leur vengeance.

— Ne craignez rien, — dit le domestique, — nous tiendrons cette affaire secrète et les parents n'en sauront jamais rien.

— Je suis prête à vous servir, mais comment?

— Je vais vous l'indiquer. Vous irez chez Tchoun-Hyang, et vous la prierez de se promener avec vous à Couang-hoa-lou.

— Et comment alors I-Toreng lui parlera-t-il?

— J'ai pensé qu'I-Toreng mettrait des vêtements de femme, qu'il irait ainsi à Couang-hoa-lou, et rejoindrait Tchoun-Hyang. Quant à vous, pour leur laisser un moment d'entretien particulier, vous feindrez de vous intéresser à autre chose et vous vous éloignerez un peu.

— Soit, — dit la vieille femme, — mais combien me donnerez-vous pour cela?

— Autant que vous voudrez.

— C'est que, — reprit-elle, — si les parents apprennent jamais la chose, je serai mise en jugement et cela me paraît valoir une bonne somme.

— Oui, je sais, — dit le domestique ; — mais si vous êtes jugée, ce sera par le père de I-Toreng et, par conséquent, la peine ne sera pas forte.

— Si c'est comme cela, je veux essayer ; mais il faut encore que la jeune fille accepte de se promener avec moi et je vais le lui demander. »

Elle partit là-dessus trouver Tchoun-Hyang qui étudiait. La jeune fille l'accueillit

poliment, lui tendant la main.

« Vous étudiez donc toujours? — dit la vieille femme.

— Oui, — répondit Tchoun-Hyang, — j'étudie beaucoup ; que ferais-je? Je ne puis sortir toute seule ; par conséquent je suis obligée de travailler pour me distraire.

— Trouvez-vous ce livre bien in-téressant? — demanda la vieille femme.

— Oui, je le trouve fort intéressant, et je l'aime beaucoup.

— Quel en est le titre?

— C'est le livre du philosophe Confucius, » répondit Tchoun-Hyang.

La vieille femme réfléchissait que cette jeune fille, qui aimait tant la philosophie de Confucius, devait être très vertueuse, donc difficile à dé-tourner, car la philosophie enseigne la crainte de tout plaisir.

« Il faudra donc que je ruse pour obtenir d'elle qu'elle m'accompagne à la promenade, — pensait-elle. Et s'adressant à Tchoun-Hyang :

— Oh! j'aime aussi beaucoup le livre de Confucius, et j'aime aussi beaucoup l'étude ; mais toujours étudier, c'est une grande fatigue ; aussi, souvent, pour me reposer, je prends mon livre et je vais me promener dans les bois. Aujourd'hui, il faisait beau, je suis sortie dans la campagne et j'ai composé une poésie que j'écrirai pour vous, la voici :

« Je me promenais dans un chemin près de la montagne ; — je vis un beau pêcher en fleurs ; — le vent impétueux soufflait dans ses branches, — et, les agitant, faisait tomber les blancs pétales comme une neige parfumée ; — et ils voletaient tout pareils à des papillons au cœur froid, — puis je vis des saules et leurs fleurs cotonneuses faisaient chaud au cœur des petits oiseaux qui chantaient sur l'arbre ; — et je me dis : nous sommes ainsi que ces fleurs, nous nous flétrissons, — mais pour toujours, sans pouvoir, comme elles, refleurir au printemps nouveau. »

Tchoun-Hyang écouta, rêveuse, et tout à coup ferma son livre.

« C'est vrai, — dit-elle, — ce que vous dites dans cette poésie. Malheureusement, je ne puis sortir seule ; cependant je me sens bien lasse : voulez-vous venir me chercher demain? je vous accompagnerai à la promenade. »

La vieille accepta avec empressement et demanda à quelle heure elle devait venir.

« Venez demain à une heure et demie dans l'après-midi, je serai libre.

— Je viendrai,— fit la vieille femme. — Au revoir. »

Elle partit, alla trouver le domestique et lui dit :

« La chose est décidée, je me promènerai demain avec Tchoun-Hyang.

— Très bien, je suis content de vous, — fit le domestique ; — n'oubliez pas que c'est à Couang-hoa-lou que vous devez vous rendre.

— Je n'y manquerai pas. »

Ils se quittèrent là-dessus et la vieille femme rentra chez elle. Le lendemain, le domestique courut chez I-Toreng et lui dit :

« Tout est arrangé. Vous échangerez vos vêtements contre des vêtements de femme et, cette après-midi, vous vous promènerez dans Couang-hoa-lou. Mais prenez garde à ce que vous ferez, car la jeune fille est très vertueuse et ne permettrait pas un geste malhonnête.

— Je sais, je sais, » fit I-Toreng.

Le domestique prit alors congé de son maître en lui souhaitant une bonne promenade. I-Toreng alla, sans tarder, rendre visite à ses parents et demanda l'autorisation de se promener dans Couang-hoa-lou. Ils accordèrent facilement cette permission, et ils lui dirent de bien s'amuser. I-Toreng les salua et partit.

Tout heureux, il transporta ses vêtements de femme jusqu'auprès de Couang-hoa-lou. Là, dans un hôtel, il se déguisa, et quand ce fut fait il se regarda dans un miroir ; il se trouva très bien, jugeant que nul ne le reconnaîtrait. Puis il pensa qu'il ne serait pas bon d'entrer tout de suite dans Couang-hoa-lou, qu'il pourrait effaroucher Tchoun-

Thank You for previewing this eBook

You can read the full version of this eBook in different formats:

- HTML (Free /Available to everyone)
- PDF / TXT (Available to V.I.P. members. Free Standard members can access up to 5 PDF/TXT eBooks per month each month)
- Epub & Mobipocket (Exclusive to V.I.P. members)

To download this full book, simply select the format you desire below

